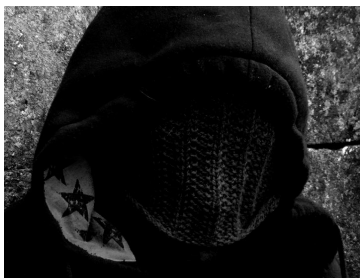


SYLVAIN GEORGE

TIME BOMB

Programme sur le cinéma
qui vient

NP EDITIONS
26, rue Damrémont 75018 - PARIS



A Saul-Melchior

Devenir-incendie

I

Voilà.

Voilà. Voilà.

Une main, vorace et insatiable

Saisit le monde.

Et de le porter – le monde -

A l'entrée d'une béance

Sombre et noire,

Aux effluves capiteuses,

Comme ultime orifice d'un corps moderne,

Anthropophage, libéral,

Et schizophrénique.

II

Voilà. Comme maître de la description,
Le sempiternel,
L'éternel retour du même et son avatar :
Le mythe !

III

Rouge et Nuées,
Rage et colère,
Larmes aveugles, sanglots étouffés,
A ceux qui,
Du vent dans la ville,
Croient reconnaître le souffle, l'exhalaison,
Et frappé par celui-ci,
Se tiennent immobiles,
Ne peuvent bouger.

IV

A celle qui, bravant les coups, fuit son foyer,
A celui qui, bravant l'abandon du père,
Le suicide attendu,

- Ou encore,
les terres désolées, les soleils éteints,
les cœurs arides -

Gagnent les Capitales,
Aux pavés d'or fin,
Aux reconnaissances délivrées.

V

A ceux qui,
De halètements sombres,
Aux grondements des ventres vides,
Font trembler les vitrines
Des grands magasins,
Que la faim tenaille,
Les poches trouées,
Sans la moindre ferraille...
Ces regards ébahis,
Ces regards de mitraille,
Ces regards perdus,
Ces regards perdus,
Et perdus encore,
Ces têtes qui cognent,
Et cognent, et cognent,
Et cognent encore,
Les murs, trop nus,
Ces gestes et tortures

De ceux,
Arrêtés en pleine rue,
A midi (heure de pause),
Que le passé rattrape,
Et qui ne savent, bêtes,
Que faire,
Où aller.

- Paris,
Une fête.

VI

Voilà ! Voilà ! Voilà !

VII

Voilà :
Les affamés, les irascibles,
Les impatients, les généreux,
Les mal armés,
Que la colère étouffe,
Que la révolte rend muets,
Que l'injustice détruit !
Ces poings, trop fermés,
Ces doigts qui se brisent
De ne pouvoir frapper,
Et qui frappent et frappent
Et frappent encore,
Un unique corps, le leur, le seul,
Par eux trouvé !
Et c'est une danse,
Chancelante,
Qu'entonne avec entrain,
Le retour incessant des lendemains,

DEVENIR-INCENDIE

Qui vous insultent, qui vous insultent,
Qui vous insultent, qui vous insultent !

VIII

Rouge, Noir,
Vents et marées,
A ceux qui n'en peuvent plus,
A ceux qui chevauchent les nuées,
L'enfer est ici,
Et c'est un grand banquet.
Traces, chairs et autres brûlures,
Noms des baisers d'autrefois
Et souvenirs futurs,

- A toi, vous, trop aimé,
et ma poitrine se déchire -

Mains-angoisses, peurs et rêves,
Des matins sans éveils.

IX

Rouge, Vent
Noir, Nuées,
Comme morts et vivants,
A vous, à vous, à vous,
Le cinéma qui vient.
Le cinéma qui vient bruit encore,
Toujours,
A jamais,
Du mouvement des ombres.
Là où la lumière fût,
Il recueille le geste,
Là où le verbe chût,
Il recueille le mouvement,
Et l'étincelle n'est rien
Si elle ne s'accompagne,
Des forêts incendiées,
D'une décréation des concepts :
A l'origine, le but et le tourbillon,

TIME BOMB

A la création, la destruction.
Au progrès, la catastrophe.

X

Le cinéma qui vient se donne
Au jeu du monde.
Il annonce le jeu planétaire,
Le vaste mouvement immanent.
Fluide, impromptu, imprévisible,
Il brise les digues,
Valorise les océans de flammes,
Les corps en état d'ignition,
L'incandescence,
L'affranchissement au même,
A l'identique,
Au connu, au familier
Et autres rengaines popu-nationalistes

- « *Je préfère ma fille à ma cousine, ma
cousine à ma voisine, ma voisine...* » -

Il s'adonne aux noces astrales,

Aux copulations solaires,
Et forme des constellations,
Une image dialectique.
Il articule l'ancien et le nouveau,
Met en œuvre la politique :
Mémoire, mémoire, mémoire

- La conscience de soi,
La conscience de soi.
La conscience de soi ?
Adieu. Allons ! -

Et écoute le battement imperceptible,
Le retour du monde :
Les promesses murmurées,
Les promesses emmurées,
Les promesses oubliées,
La rédemption et l'utopie.
Documents.
Arrêt.

XI

Le cinéma qui vient,
Allie la ruse à la présence d'esprit,
Ne tourne, ni ne détourne,
Il retourne,
Il renverse,
Il dévore.
A vous, à lui,
Il colère, il injurie,
Il colère, il invective,
Il apostrophe, il mortifie,
Pour lui (à sa place, et non celles des autres),
Il agit contre les images du monde,
La représentation !
Il est une machine,
Une production !
Une machine à produire, le réel,
A découper en deux
Les colères du ciel,

TIME BOMB

Les ombres flétries,
Les oraisons !

XII

Au-delà, aller au-delà !
Oui, là, voilà,
Voilà, voilà, voilà !

XIII

Vent, Noir,
Rouge et Nuées,
Comme morts et vivants,
A vous le cinéma qui vient.
Il jette aux orties
Les ors et salons,
Le romantisme politique, révolutionnaire,
Et la fascination
Narcissique, complaisante,
Puante et bourgeoise du terrorisme

- ce frère ennemi de la révolution -

Le conformisme du non-conformisme,
Et la fausse radicalité

- « Sublime vertu du cinéma-fusil,
du cinéma-guérilla ? Pschiiit ! » -

DEVENIR-INCENDIE

De ceux qui brûlent les rideaux
Tandis que la bonne
Vient ramasser les cendres du salon
(La République est une vache)...
Et dans l'intervalle,
Il brûle,
Il incendie,
L'économie à grande échelle,
Les résidus de l'humanisme classique,
La société de classes.
Oui.
La société de classes.

XIV

Le cinéma qui vient,
Du corps et partage,
Ne peut avoir d'amis
Qu'étrangers,
Et fissure les communautés forcloses.
Il se maintient aux arrière-gardes,
Aux terrains inconnus
Où la raison explose,
Aux aguets,
Vigilant,
Attentif,
Aux forces du dehors,
Aux lignes de fuites,
Aux vols à la tire,
Aux mouvements,

- Déterritorialisations,
Reterritorialisations -

DEVENIR-INCENDIE

Flux et reflux,
Rouges et nuées,
Et signe le refus de la condition humaine.
Car en ces temps de guerre
Il ne peut y avoir de répit,
Car en ces temps de guerre
Il ne peut y avoir de repos.

XV

Le cinéma qui vient
Est un cinéma a-humain,
De cloportes,
De damnés,
De plébéiens,
Qui trace des chemins,
Des agencements inassimilables,
Des métamorphoses,
Produit du différentiel,
Et accueille,
La nuit venue,
A l'heure où l'étoile vacille,
A l'heure où les yeux se dessillent,
Le devenir-révolutionnaire,
Et les oiseaux de nuit,
Comme seuls chants d'amour.
Car en ces temps de guerre
Il ne peut y avoir de répit,

DEVENIR-INCENDIE

Car en ces temps de guerre
Il ne peut y avoir de repos.

XVI

Le cinéma qui vient

« n'a pas le sentiment que la vie vaut la peine d'être vécue, mais que le suicide ne vaut pas la peine d'être commis¹. »

(2004)

Traces et chairs

TRACES ET CHAIRS

Traces,
Traces de ce qui ne se donnent
Pas encore,
Image qui se dessaisit,
De ce qu'elle appréhende
Et convoque,
Et creuse, pourtant encore,
Ce qui est en suspens,
Parce que pauvre malgré tout,
Et ignorante toujours,
L'image violente.

(2014)

TABLE

TIME BOMB.....	3
Devenir-incendie.....	9
Traces et chairs.....	35

L'AUTEUR

Sylvain George est un cinéaste et écrivain. Après des études en philosophie notamment, au cours desquelles il a travaillé sur l'oeuvre du philosophe Walter Benjamin, il réalise des films documentaires et expérimentaux, poétiques et politiques, sur les thématiques de l'immigration et des mouvements sociaux. Ses films sont diffusés dans les grands festivals internationaux comme dans les réseaux underground.

DU MEME AUTEUR

Chez NP Editions

LE POEME NOIR.

LA VITA BRUTA – Une adresse à Pier Paolo
Pasolini.

AD NAUSEAM.

FILMOGRAPHIE

L'IMPOSSIBLE - PAGES ARRACHÉES.

QU'ILS REPOSENT EN REVOLTE
(DES FIGURES DE GUERRES I).

LES ECLATS
(MA GUEULE, MA REVOLTE, MON NOM).

VERS MADRID - THE BURNING BRIGHT.

NO BORDER
(ASPETTAVO CHE SCENDESSE LA SERA).

N'ENTRE PAS SANS VIOLENCE DANS LA
NUIT.

UN HOMME IDEAL
(FRAGMENTS K.).

EUROPE ANNÉES 06
(FRAGMENTS CEUTA).

LES NUEES
(MY MAMA'S FACE).

ILS NOUS TUERONT TOUS.

NOCTURNE BLANC-CHASSEUR.

PARIS EST UNE FÊTE.

ACHEVE D'IMPRIMER
DANS L'UNION EUROPEENNE
POUR LE COMPTE DE NP EDITIONS
EN FÉVRIER 2016

ISBN : 978-2-9555937-3-8
DEPOT LEGAL : JANVIER 2016

SYLVAIN GEORGE

AD NAUSEAM

NP EDITIONS

26, rue Damrémont 75018 - PARIS



Les vagues irrégulières

I

Tueurs.
Pleurs, que porte ce vent,
Et se délivrent du lointain,
Des mers d'argent,
De l'ancre,
Des filets et des peaux,
Des écailles et des eaux,
Des reflets, ces silences.
Milles ans, milles fins,
Et jeux des surfaces :
Crêtes appuyées,
Liserés et plissés
Qui tombent et retombent,
Inlassablement,
Inlassablement.
Ces tempêtes d'eau,
Ces corps sombres,
Si éclatants,

Ces flux, et reflux,
Ces murmures, et murmures,
Surfent,
Sur les vagues frémissantes,
Colonnes vertébrales d'une terre
Qui ne tient plus
Que sur les tranchants d'une lame
Et du désir,

- Ou serait-ce un couteau sans
manche ?

Lame de fer ou liquide,
Mer de métal et ses guerres...

II

Toujours, toujours,
Ces murmures,
Armures et blasons,
Glissent et volent,
Glissent et s'emportent,
Comme râles au couchant.
Mers, mers,
Simple servantes,
Vagues-brumes,
Lames-tombeaux,
Larmes-diadèmes,
Crachats et couteaux,
Mains, mains
Qui défient les ciels,
Mains de colères,
Mains de laves.
Corps d'airains,

D'un même élan
S'échouent,
Sur les côtes-sœurs,
Rivages, falaises,
L'amour au loin,
Les coeurs éclatés
Aux vastes courants.

III

Ici...
Le jour, banni,
Pleure, tout à sa perte,
Aux portes de la nuit,
Dans les forêts incendiées
Et ses danses noires,
Volutes, arabesques,
Aux cris des livres mort-nés,
Jamais écrits,
Il signe l'absence souveraine
De toute relève.
Et ces nappes de sang,
Et ces arbres de cendres,
Et ces caillots de feu...
Feu, les gorges,
Milles lieux,
Et vallées vertes...
Et ma détresse,

AD NAUSEAM

Cette suie
Qui se tord au couchant,
Aux nuits sans liesses,
Au verbe agonisant.

IV

Etranger que je suis,
N'ai donc plus ainsi peur !
Ici, la mer, bateaux trouvés,
Corps échoués,
Tempêtes, sable et découvertes...
Ici, les réalités meurent.
Là, les vérités,
Qu'ourdissent le jour et la nuit,
Surgissent et sont à tous :
Je suis, je suis, je suis, je suis,
Le, la, les, li, lu...
Cette identité qui fuit, fuit, fuit,
Quelle conspiration !

V

Là,
Tu es rouge sur fond bleu,
Et le blanc de ton corps,
Loin des rimes nationales,
Des oriflammes,
Porte au fer brûlant,
Les cœurs pâles, endormis.
Comme sang rouge alors,
S'écoule, une rivière d'or,
Et le souffle du vent.

VI

Vagues,
Tempes qui frappent,
Portes, linteaux,
Tête d'enclume,
Seuil-marin...
Il divague.

VII

Un chant,
Une flûte,
L'os du dément.
Boire, après la lutte,
Le lait de sang,
Voeu de la créature,
Et du livre brûlant.

VIII

Au loin, le vol des corbeaux.
Ils tournent, et détournent les lois.
D'autres oiseaux, encore, tournoient,
Plumes éclatantes, argentées, salées,
Fiers et zélés serviteurs.
Entre les veines noires du sol strié,
Des pleurs coagulés,
De la vase rouge et gluante
Dans des canaux bloqués.
Ces ombres ailées s'activent
Aux dernières tâches.
Un peu de pain, un peu d'eau, alliés à la
chair
Des corps consumés...
Là, les juments de la nuit
Répondent au présent, insaisissables,
Jouissent des frayeurs en cavalcade,
Et des réveils soudain.
Il se fait tard.

Une fumée s'échappe encore
Du brasier des agneaux,
Et les becs, sans hâte, picorent,
Fidèles au jeu,
Ici un cerveau,
Là un dernier vœu :
Que la pointe d'une plume,
Sur la plante des pieds trace un trait,

- Ces fleuves nouveaux, calmes et
paisibles, ces fleuves tels rubis, rouges -
noirs, miroitent et scintillent à la
lumière bienvenue, et chaude, du
soleil après midi -

Et désigne le glaive
D'une justice qui se tait,
D'un corps qui bascule,
Sous les coups de sabots.

IX

Qu'est-ce, ici...
Une image,
Seule, souveraine :
Qu'au rêve d'une chose,
Sans peine,
Réponde le rêve d'une forme.
Qu'aux gestes de l'aube,
Répondent les cris d'un corps
Qui vient d'éclore

- Oui,
Que je vive -

Un homme désarmé.
Pour le désir de ne jamais rien voir,
Pour le désir de ne jamais rien savoir,
Des gestes du corps couronné.
Enfin !

Essayer,
D'être ?
En vain, allez !
Aller,
D'armées en armées,
D'arbre en arbres,
De terres en racines
Aux sols toujours détachés,
Du ciel et des os
Des ombres divines,
Et que je revienne,
Comme hier les hyènes,
Et que j'aime, enfin,
Comme guerre et vin.

X

Loin de moi, loin de moi, loin de moi.
Point d'origine, point de fin, point d'orgue :
Saisir la lame
Par le milieu,
Et du tranchant,
Au mieux,
Couper les heures comme des fruits mûrs,
La couture de la nuit, et du jour,
Le clair et l'obscur,
Le liseré, le point limite, la lisière,
La pointe extrême de ce qui n'est rien
Et partant sera toujours, hier,
Tandis que gicle le suc,
Et que s'éteint la soif des lendemains.

XI

Qu'est-ce ?
Une image ?
Qu'est-ce ?
Un espace ? Un paon ?
Un chant perdu :

Aux foyers éteints,
Le bois à abattre.
L'œil au sang est connu.

XII

Qu'est-ce, ici...
Le vent, ma fuite, ma peur,
Horloges et pieds gourds,
Cisailles et plantes déchirées.
Qu'est-ce, là...
Un geste, qui se saisit de la nuit
Comme manteau,
Pour apparaître et disparaître,
Et faire front.
Ici, les guerres ouvertes et continues,
Là, les brumes perdues,
Les nécessaires révolutions.

XIII

Colère,
Ne m'explose pas au visage,
Ne m'en veux pas,
Mon cœur est une grenade,
Rouge,
Que dévore des bouches insatiables,
Et ces langues damnées,
Qui lèchent les brasiers,
Baisent les chairs et les fers,
Prononcent des paroles
D'or,
Forgent par milliers les serments
D'hier,
Suent les clous, les vis, les charnières
D'airain,
La peur et les viscères,
Et célèbrent
Les corps-traîtres et les catins.

LES VAGUES IRRÉGULIÈRES

Qu'est-ce ?
Le temps des villes ouvertes
Et des corps-assassins.

Atlantiques

I

Nacre Navire,
Argent Océan,
Nuit Bois,
Craquement Soupir,
Dessin Serpent,
Fuite Loi,
Joie Ouragan,
Jeu Tempête,
Ciel Fer,
Vent Ardent,
Voir Mourir,
Ombre Lune,
Nu Argent,
Rage Départ,
Désert Fouet,
Feu Emoi,
Nuit Tremblement,
Port Abandon...

II

L'eau tranche,
L'ombre se noie,
Dans l'ombre de l'ombre,
Dans le noir inconnu,
Dans la surfaces des choses,

- Ce composé de forces,
Et le moindre éclat.
Sur les seuils, se tient, là...

III

Au point de bascule,
De la pleine lumière

- si douce, et chaude,

Du silence pur,
Le corps réapparaît,

- et danse, il court,

Signe le jeu,
Des visions solaires,
De la démultiplication des mondes.
Feu !

IV

Pas de nom.
La part d'insaisissable,
La part d'inappropriable,
La part ou zone d'ombre de l'événement,
Celle qui se soustrait à la lumière,
Qui passe et se transpose,
De l'ombre à la lumière,
D'une monade à l'autre.
Ombre qui devient la clarté d'une autre
ombre,
D'une autre monade,
D'un autre monde.
C'est cette zone d'ombre,
Qu'il importe de retenir,
Là où le vent s'engouffre, sombre loi,
Tout comme de ne jamais savoir,
D'où cela vient, où cela va...

(2014)

**ÉLÉGIES
DISPERSÉES**

I

Le silence, l'effroi, la douleur,
La tête au clocher,
La répétition des heures,
Les pas sur la jetée,
Les tempes qui résonnent,
L'esprit qui s'enfuit,
Les pensées qui s'abandonnent,
Et ce temps qui se pétrifie,
Qui se tord,
Pieuvres, serpents du peu,
Discours et bavardages,
Comme trous, fosses,
Creux entre les pierres
Où savoir déterrer les restes
De ce qui nous relie...
Larmes brûlantes,
Au creux de la nuit.

II

Il fait froid, tellement froid.
La chair tremble,
Les tornades fouettent et enlacent,
Se pressent autour de toi,
Comme un gant de glace
Autour d'une main,
Et marquent, à vif,
Bien mieux que ne pourraient le faire,
Les brasiers, les guerres,
Les brûlures d'hier.

III

Je suis seul,
Trop souvent, et alors ?
Le vent emporte les linceuls.

IV

Cours les loups,
Enfants toujours sous le feuillage,
Au Lieu-Dit, sauvage,
Des Noisetiers,
Et de la réconciliation.

V

Joie des têtes folles,
Qui ne dorment jamais,
Et de la course dans la forêt.

VI

Allongé sur le ventre,
Au rond-point du lac,
L'eau sur le nez encore,
Comme au bord des lèvres, une flûte,
La pression des herbes sur l'épaule,
En dessins imprimés,
Un secret caché sous le saule,
Les pensées en tumultes.
Les années en bouquet.
La gueule dans la flaque.

VII

Dans le champs de fleurs,
Au-delà,
Un voyageur,
Etranger et toujours là,
A moitié dévêtu,
Hors des rangs,
Hors saisons,
Allant de port en port,
Le poison dans le sang,
Et le cœur à l'horizon.

VIII

Cœurs chauds au supplice,
Epris des formes libres et des rapines,
Palpitent, palpitent,
Dans les poitrines ouvertes,
Dessinent, dessinent,
De nouvelles cours de justice,
Où résonnent et grondent,
Le temps des étreintes perdues,
Des chaînes et des chairs,
Et le cri des hyènes.

IX

Dans le noir,
Le jaune est là,
A moins que cela ne soit du rouge,
Du bleu...
Dans le noir,
Dans les plaines du soir,
Et des herbes-lasso,
Près des forêts de hêtres,
Et des lacs vert-d'eau,
Loin des villes, des foules,
Loin de la rouille,
Il y a des bouquets de feu.

X

Il est préférable de brûler,
Que de disparaître.
Dans le noir.

TABLE

AD NAUSEAM.....	3
Les vagues irrégulières.....	9
Atlantiques.....	31
ELEGIES DISPERSÉES.....	39

L'AUTEUR

Sylvain George est un cinéaste et écrivain. Après des études en philosophie notamment, au cours desquelles il a travaillé sur l'oeuvre du philosophe Walter Benjamin, il réalise des films documentaires et expérimentaux, poétiques et politiques, sur les thématiques de l'immigration et des mouvements sociaux. Ses films sont diffusés dans les grands festivals internationaux comme dans les réseaux underground.

DU MEME AUTEUR

Chez NP Editions

TIME BOMB – Programme sur le cinéma qui vient.

LE POEME NOIR.

LA VITA BRUTA – Une adresse à Pier Paolo Pasolini.

FILMOGRAPHIE

L'IMPOSSIBLE - PAGES ARRACHÉES.

QU'ILS REPOSENT EN REVOLTE
(DES FIGURES DE GUERRES I).

LES ECLATS
(MA GUEULE, MA REVOLTE, MON NOM).

VERS MADRID - THE BURNING BRIGHT.

NO BORDER
(ASPETTAVO CHE SCENDESSE LA SERA).

N'ENTRE PAS SANS VIOLENCE DANS LA
NUIT.

UN HOMME IDEAL
(FRAGMENTS K.).

EUROPE ANNÉES 06
(FRAGMENTS CEUTA).

LES NUEES
(MY MAMA'S FACE).

ILS NOUS TUERONT TOUS.

NOCTURNE BLANC-CHASSEUR.

PARIS EST UNE FÊTE.

NP Editions / Noir Production
www.noirproduction.net

ACHEVE D'IMPRIMER
DANS L'UNION EUROPEENNE
POUR LE COMPTE DE NP EDITIONS
EN FÉVRIER 2016

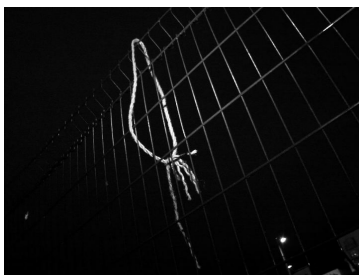
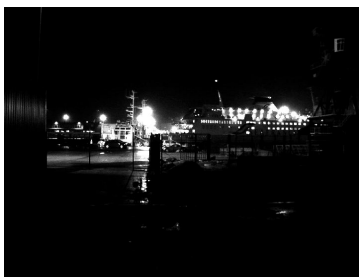
ISBN 978-2-9555937-0-7
DEPOT LEGAL : JANVIER 2016

SYLVAIN GEORGE

LA VITA BRUTA

Une adresse à
Pier Paolo Pasolini

NP EDITIONS
26, rue Damrémont 75018 - PARIS



Notes (brèves) de l'Egaré

Je croise John près du port, de l'autre côté des docks, vers les bateaux, au revers de la ville, après le repas du soir.

Le 20 Juillet 2007.

On monte le petit escalier métallique qui donne sur le quai. On s'arrête. Plus loin un homme se tient debout, adossé contre les murs métalliques orangés, zébrés de graffitis :

Afghanistan

Dieu, aide-moi

Nous sommes si loin

Il gagne du temps, il économise du repos, il prend des forces, il pense, il rêve, il observe le va-et-vient des camions qui entrent dans les ventres des navires.

On marche un peu sur la bande de goudron qui surplombe légèrement le port, on s'arrête. Il y a un peu de soleil. Un vent froid aussi. Le navire tangué. Il s'agit du Manet je crois cette fois-ci. Plus loin d'autres navires encore, mais je n'arrive pas à déchiffrer leur nom sur la carlingue. Ils appartiennent de toute façon aux deux compagnies maritimes qui font la Manche, c'est sûr.

On s'assied, ou plutôt, nous nous tenons accroupis.

John Yihaish est là, en face de moi. Je le connais depuis peu.

Une veste bleue, un pantalon de velours rouge et, en-dessous, un autre pantalon en jean. Des chaussures marrons, des chaussettes bleues avec des losanges oranges et liserés blancs. On devine sous la veste bleue un tee-shirt blanc, superposé à un autre tee-shirt couleur kaki. Cheveux noirs, mi- longs, attachés à l'arrière avec un élastique, moustache fine et petite barbe noires, traits fins. 38 ans.

Il écrit sur un papier doucement.

Il dit qu'il est un animal.

Il sort de sa poche un petit cahier.

Un cahier, avec un cadre bleu ciel vers l'extérieur, une ligne rouge en pourtour à l'intérieur, un jeu de losanges bleu marine entre les deux. La page est dotée de lignes à larges intervalles. On dirait un cahier créé pour une occasion spéciale.

Il ressemble à un cahier d'écolier qui se cherche. Un écolier, un enfant, un jeune homme, qui aurait choisi avec soin le support sur lequel écrire, sur lequel tracer des lignes et des signes qui lui plairaient, qui le devineraient. Un écolier qui n'aurait pas peur de l'école, ne lui accordant pas plus d'importance que cela. C'est un cahier comme il n'y en a pas en France, je n'en ai jamais vu de tel. Un cahier d'écolier, pour qu'un écolier, un ancien écolier, puisse en faire un manuscrit, et dessiner des arabesques.

Je ne vois pas les pages précédentes, mais elles mais elles semblent occupées par une écriture fine, des ratures.

Le cahier a vécu : le bord des pages est irrégulier, épais, émoussé comme ces vieux couteaux édentés, ou ces vieux couteaux tout lisses, sans dents, et qui ne peuvent plus servir qu'à étaler le beurre. Elles semblent collées les unes aux autres en une masse compacte. Il faut pincer et tordre la feuille par le milieu pour tourner la page.

Un cahier qui, ici, semble tout en importance. Une présence du lointain, peut-être. Un cahier bizarrement émouvant.

On sort trois bières.
Chacun en boit une.
On partage la dernière.

Le temps passe vite.
Il a parlé si vite.

*La vita bruta ! La vita bruta !
C'est ce que Temesghen dit toujours, tu te rappelles ?*

*Temesghen dit toujours :
« La vita bruta, la vita bruta,
comme disent les italiens.
Brutissima, la vita, brutissima ! »*

Son cahier est posé sur un de ses genoux. Il écrit avec application tout en parlant.

La lumière du jour fait d'étranges variations, alterne le sombre et le clair. Tantôt concrète et palpable, elle donne chair, rend tangible et vérifiable, les différents plans dans l'espace, détache et distribue les êtres et les choses ; tantôt labile et évanescence, elle fait fuir les visages qui se fondent et se confondent dans des jeux d'espaces et de temps.

Le bleu vire au bleu nuit. Il fait plus noir à présent.

John prononce le nom d'une jeune femme, Louam.

Sous la figure tutélaire du vieux beffroi de Calais - un beffroi de vieilles pierres mousseuses, trônant de façon incongrue sur la Place d'Arme; vieilles pierres de veille, beffroi de surveillance, panopticon si proche du nouveau beffroi de la ville, au coffrage de béton, au revêtement de briques rouges - sous la figure tutélaire du vieux beffroi de Calais donc, j'ai vu passer une nuit, ici

un corps furtif, inattendu et solitaire, en route vers le port. Un corps alors anonyme, un corps parmi des centaines d'autres corps présents dans la ville, et que je ne pourrais jamais rencontrer et connaître. Et aujourd'hui, l'évocation de ce prénom me rappelle cette silhouette inconnue, entr'aperçue un instant, singulière et irréductible elle aussi, dotée elle-aussi bien sûr d'un prénom que je ne connaîtrais jamais.

Il se met donc à parler de cette jeune femme, Louam.

C'était une jeune femme souriante, très gentille, très intelligente.

Je suis très triste de la mort de Louam.

La vie est si différente de ce que nous attendions, si différente.

Elle était du même village que lui : Makouka. En Erythrée.

En Erythrée, la guerre avec l'Éthiopie, décision du départ. Il ne me donne pas trop de détails, et je ne le questionne pas. Il parle à flux tendu, je ne l'interromps pas.

*Erythrée,
Soudan,
Libye.
Asmara,
Kartoum,*

- Désert : Il fait tellement chaud dans le désert, tellement chaud.

Tripoli,

- Très dangereux. Le nom du quartier où nous étions s'appelle Gourджи. Un quartier avec beaucoup de trafic de drogue, très dangereux. Nous vivions-là, en attendant de partir. Les libyens nous rackettaient, nous volaient, nous battaient. Nous étions parqués comme des bêtes dans une pièce en attendant d'être assez nombreux pour partir et prendre le bateau.

- Prison : Elle a été en prison. C'est très dangereux pour une femme, très dangereux.

- Aziz : le samsari, l'intermédiaire. Tu dois payer 1200 dollars le passage. Parfois ce sont des adolescents qui font le samsari, le temps de gagner assez d'argent pour partir.

Italie,

- Tu traverses la méditerranée. 24 heures.

La peur, c'est la peur. Les gens sont malades. Certains perdent la tête. Une nuit, un gars a oublié où il était, a dit qu'il allait pisser. Il a enjambé le bateau, et nous ne l'avons plus revu.

Vite :

*Lampedusa,
Syracuse,
Rome,
Milan.*

Elle reste un an à Milan. Travaille dans un bar. Elle a travaillé quelques mois dans un bar, après Lampedusa et un passage rapide dans des villes italiennes. On dit aussi qu'elle s'est prostituée pour payer son passage vers l'Angleterre, pour continuer son voyage.

*C'est tellement difficile de vivre en Italie.
Tellement difficile.
Il y a beaucoup de racisme.
Je suis seule.*

Je suis seule, je n'ai que moi-même.
Je ne peux compter que sur moi-même.

Elle est restée un an à Milan.

Elle a envoyé huit cent euros à sa famille.

Elle a économisé de l'argent pour partir.

Elle est venue ici, à Calais.

Elle est partie d'ici, de Calais...

A cause de la guerre.

Fuck, C'est quoi cette ville ?

On essaie de prendre les camions. Cette ville est un piège, avec des chasseurs, du gibier le jour, du gibier la nuit.

Un jour, c'était la nuit comme ces nuits électriques, baignées par les néons, les lampadaires, et le vacarme des lignes à haute tension. Les nuits de potence grésillent, grésillent.... On repère les gibets métalliques à ces chants de nuit là. Une nuit donc, à trois heures du matin, un groupe se dirige vers les parkings. Louam est là. John aussi. La nuit du 07-07-2007 au 08-07-2007 exactement, ils sont aux abords d'un parking tenu par les passeurs, pour entrer dans les camions. Les flics arrivent, en nombre. Ils débarquent très vite, nous encerclent ! Elle

s'échappe, se met a courir, revient, repart, revient, se trouve sur l'autoroute. 19 ans.

Elle s'appelait Louam Beyene, et venait d'Erythrée.

John écrit en lettres capitales : ACCIDENT
puis,

La guerre, entre l'Erythrée et l'Ethiopie.

Quel jeu étrange : une cage thoracique abîmée comme un de ces chariots de centres commerciaux qui traînent le long des autoroutes, ou bien encore des docks de Calais. Un tissu abandonné traîne sur le sol en contrebas du quai. Un autre est pris dans des sortes de rouleaux de barbelés (des barbelés récents, avec des pointes horizontales comme des petites haches, et non ces vieux barbelés avec des pointes verticales comme on pouvait en trouver autrefois à la campagne par exemple, avant l'apparition des fils électrifiés), des rouleaux de barbelés installés de façon à ne pas franchir les barrières, et de ne pas avoir accès aux docks donnant sur le port. Tout est fermé. Personne n'a le droit d'y aller.

L'homme, est toujours adossé contre la muraille métallique orange, immobile. De temps à autre, il fait un pas, un autre, puis revient à la place occupée. Se livre-t-il à un calcul secret, basé sur des unités de mesure connues de lui seul ? Il semble désœuvré. Il attend. Il travaille pourtant. Il occupe l'espace. Il se prépare à la nuit.

Le vent passe, repasse devant nous, ne nous laisse pas en paix. La nuit où Louam est parti, lorsqu'elle s'est mise à courir, il y avait aussi beaucoup, beaucoup de vent. Ou bien est-ce une simple impression ?

Du vent. Beaucoup de vent.

En été.

Le vent est curieux. Il passe, s'attarde, regarde. Le vent peut être violent, et secouer généreusement les têtes. Les esprits deviennent alors furieux, les idées ne sont plus claires. Est-ce le vent, ou bien des herbes de fer qui viennent piquer les tempes ? Faire de chaque tête des chimères, des machines de guerres, des tanks ?

Le mal de tête / mal à la tête, comme une pièce de métal

qui cogne dans ma tête.

Les forêts s'embrasent au bois sec, et la fièvre tout aussi rapidement, rend le corps de John brûlant, s'empare de son front afin de le déles-ter peut-être de ces tourments qui ne tarderont pas à revenir, aussi vite qu'ils ont été éclipsés. Les lueurs persistent au lointain, les lueurs cré-pitent, en signaux alternés, blancs, vieux jaune, avant de s'éteindre pour réapparaître dans la nuit obscurcie et soudainement rouge. Les voi-tures passent. Tout va très vite décidément. Noir navire. Noir atlantique. Noir méditerranée. Noir goudron. Sur la route, aucune trace. Pas de constat, pas de papiers noircis. Tandis que j'en-roule un tissu trouvé sur les rails autour de ma tête de bois, qui cogne et cogne et cogne encore, mes yeux se révulsent, ma gorge se serre et je ne peux plus respirer. Je cours, la peur à la rage est passée, en une fraction de seconde...

Tu comprends ?

Tu me suis ?

C'était dans la nuit du samedi au dimanche, dans la nuit du 07-07-2007 au 08-07-2007.

La police avance. Tout le monde se disperse, s'éparpille, court dans différentes directions.

Sur les rails des trains, sur l'autoroute....

Tout le monde court, Louam devant, et moi je suis derrière. Une fuite, tendue, rapide. La peur évidemment de se faire arrêter une fois encore. On arrive près de l'autoroute. On essaie de trouver l'entrée de l'autoroute, mais on n'a pas le temps, et Louam, devant, est déjà au milieu de la route. A ce moment une voiture surgit, et percute Louam qui retombe comme la foudre après avoir été projetée dans les airs.

Elle est morte immédiatement. Il devait être trois heures du matin.

La voiture ne s'est pas arrêtée.

Elle a disparu à toute vitesse.

Elle a pris la fuite.

On se précipite autour de Louam qui est étendue sur le sol, sans vie. On fait un cordon sanitaire. On l'entoure de façon à ce qu'aucune voiture ne vienne l'écraser une nouvelle fois.

Toutes les voitures s'arrêtent. Elles ne sont pas très nombreuses car on est au milieu de la nuit.

On apprend ensuite que c'est un médecin très connu à Calais qui conduisait la voiture.

*Un docteur, tu imagines,
un docteur !*

La police arrive vite sur les lieux - elle était à nos trousses ! - et nous trouve tous au milieu de l'autoroute, en train de faire un cercle autour de Louam. Nous sommes mutiques. On ne dit rien. On est choqué.

Les secours arrivent peu après, enlèvent le corps, l'emmènent à l'hôpital, mais trop tard, c'était déjà trop tard, ils n'ont rien pu faire, elle était déjà morte, elle était déjà partie. Le médecin dans la voiture, lui, s'est enfui.

*Elle est morte immédiatement !
Un docteur, tu imagines, un docteur !*

Il a dit ensuite, lorsqu'il est allé au commissariat le lendemain, qu'il croyait avoir écrasé un

animal et non un être humain.

Tu peux croire cela ? Un médecin célèbre.

Tandis qu'il parle, le monsieur au loin est toujours contre la muraille métallique orange. On dirait qu'il reprend son souffle. Il sautille régulièrement sur place puis s'arrête un instant, avant de reprendre de nouveau son entraînement.

John dessine lentement sur le feuillet une sorte de collier de perle, entouré de petites vagues bleues. Le temps est nécessaire pour redonner à la mer ses sillons, au corps la beauté des gestes, au nacré le gout du salé, la perle et sa valeur.

John reprend son récit.

Je ne me rendrais jamais.

Nous sommes emmenés au commissariat par la police. Nous sommes une dizaine. On nous pose des questions. Nous racontons tout. Nous racontons à la police qu'une voiture a renversée Louam, s'est enfuie, ne s'est pas arrêtée. Nous racontons que la voiture n'est jamais revenue.

Je ne me rendrais jamais.

Les jours d'après, on a appelé la famille de Louam en Suède, en Suisse, en Erythrée. Elle a été rapatriée là-bas. Le corps n'est pas dans un des cimetières de Calais. Il n'est pas dans une tombe anonyme. Car en effet, ici, certains corps sont cachés, dissimulés. Et l'on peut trouver dans un des deux cimetières de la ville des tombes en pierres noires, lisses et rectangulaires, sans aucune inscription. Là-bas dans mon village, le nom à un corps, le corps à une tombe, la tombe à un nom.

Moi aussi je dois partir.

Je dois y aller,

et pourtant je suis encore là.

J'espère que l'Angleterre sera bonne pour moi.

Oui, j'ai des livres. Pas beaucoup. Un ou deux.

Et un cahier.

J'étais professeur de sciences-physiques.

J'ai toujours aimé la lecture.

Je lis.

Toujours.

Il faut déchirer les pages des livres parfois, car certains livres oublient les noms des morts. Ce ne sont que des mots sur un papier. Ce n'est que de l'encre sur du papier : décédé. Il faut les écrire les noms. Le nom s'écrit, il se lit, il se prononce. Il ne disparaît pas. Il est là. Il désigne un visage et un visage se devine. Un visage se regarde. Un visage se touche. Un visage nous désigne, un visage nous devine. Un visage nous touche, un visage nous regarde. Le visage devient la norme. Le monde, alors, est vu à travers ce visage, un bref instant dans la commune mesure, dans l'unité de temps convenu. L'expérience alors est fugitive, mais s'inscrit dans la mémoire, telles les marques des dents et des mâchoires sur le bras qui enlace, ou pire, le bras qui attrape, le bras qui frappe, le bras qui brise. L'expérience se retrouve, se réactive. Elle est douce ou furie, elle définit une sorte de poétique un rythme propre, une déprise du rythme imposé. Qui parlait de cette prière comme un art de l'écoute et de l'attention ? Doucement, sous un battement de paupière, le doigt d'une main qui bouge... une violence sourde et souveraine fait basculer les plateaux, et le grand-toujours choit promptement, tandis que l'éternel-petit soudain

devient visible. O mémoire dans sa définition la plus pure : cantique des créatures, échos et silences, souffles, soupirs, airs et chansons entendus, odeurs et parfums reconnus, fleurs, fruits et autres rencontres : Jasmins-amour, Ajoncs-colère, Aloès-chagrin, Achillée Millefeuille-guerre, Acacias jaune-amour secret, Barbotine-je suis contre vous, Freesia-la grâce, Crocus-joie, Lys-majesté... tissent le parterre et la composition, signes de la muette nature, chants des plaines obscures et des peuples perdus. Le mouvement de descente et d'ascension des plateaux, ce jeu du singulier, est le temps des sourires comme des rages immanentes, sur les faces, les visages ou les cœurs, ivres et pleins, des hommes de l'ombre, des hommes et des ombres.

On me,
On te,
On nous suicide chante-t-elle,
cette image lointaine,
l'image hors-champ,
l'image manquante.

La nuit brûle doucement, et John se gratte la tête.

Sur le cahier, d'une écriture fine, à l'encre couleur turquoise, il déroule peut-être de nouvelles tables, de nouvelles unités de mesure :

La vie.

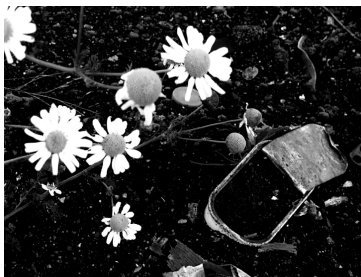
La vie après la mort.

*Le succès n'est pas une question de chance
mais un travail difficile
et une question de discipline.*

Je suis ici en France.

Et je ne veux pas me rendre.

Je dois marcher, et disparaître.



Poèmes de l'Egaré

I

Je l'ai revu hier,
Le tee-shirt aux rayures sombres.
Il trônait humide et vert,
Perdu au milieu des rails,
Le fil de laine en l'air,
Défait en ses mailles,
Perdu,
Dans l'ombre chagrine,
Du blanc des cailloux,
Et de l'aube marine.

II

Des vêtements trainaient là,
Pendus aux arbres,
Etranges fruits
Que l'on ne pourra jamais cueillir.

III

Petit cylindre de fer,
Jeté après usage,
Enveloppe de métal,
Rouge et blanche, si sage,
Posée ainsi dans l'herbe
Verte et grasse,
Entre les vêtements
Abandonnés, pêle-mêle,
Et les gouttes de rosée.
Elles glissent, glissent,
Ces perles de colliers défaits,
Sur la boîte de coca métallique,
Et rencontrent le mot écrit,
Une marque, un sceau, une allégorie :
Freeway.

IV

Sur les rails,
De la ville à la forêt,
De la forêt à la ville.
Sur les rails,
Je l'ai revu,
Le tee-shirt
Aux rayures vertes,
Au corps gris volcanique,
Autrefois océanique.
Vagues tristes.

Il était là,
Toujours,
Ce tee-shirt maussade,
Plus gris encore,
Et enregistrait,
Nuit comme jour,
A l'insu de tous, et des forts,

Les passages répétées,
Milles fois déclamés,
Des hommes d'hiver.

V

Entre les cailloux,
Battue par la brise,
Une horloge inconnue,
Sans verres, ni aiguille.
L'herbe doucement maquille,
Des pages écrites à l'encre noire.
Arabesques fines et élégantes,
D'un journal abandonné,
Par un auteur de talent,
Traçant ses lignes de fuite,
Loin du jour naissant,
Et de l'histoire donnée.

VI

Il est là, toujours,
Encore, en rade,
Le tee-shirt,
Mesurant années après années,
L'oubli au lieu le plus sûr :
Le trou dans le sol.
Tandis que jour après jour,
Les cris des mouettes font entendre,
Les mers les plus anciennes,
Les rochers les plus échoués,
Le temps et ses cendres.

VII

Un étendard est déployé,
Sur le grillage, le barbelé !
Perdu au milieu du ciel,
Emporté par le vent,
Il rayonne,
Rouge écarlate,
Le sweat-shirt à capuche,
Un trou d'air
Dans le ventre.

VIII

Froid,
Lèvres bleues.
Je marchais dans la rue,
Et j'ai vu au loin cette masse rouge et informe,
Sur l'asphalte noir et triomphant.
Et j'ai serré ce cœur entre mes mains,
Et le sang a jailli,
Et je l'ai porté à mes lèvres,
Afin de le boire comme le jus d'une grenade,
Jusqu'au bout de l'ivresse,
Avant qu'il n'explose,
De rage et de colère.

IX

Là encore
Une fontaine,
Un peu d'eau,
Du dentifrice,
Des brosses a dents,
Du savon,
Des chaussettes,
Un pantalon,
Une pierre,
Que le froid s'amuse à fendre.

X

Ce mord qui me casse les dents,
Ce mord qui me coupe la langue,
Ce mord qui me scie la bouche.
Ces morts qui peuplent mon corps,
Habitent les moindres ports,
Visitent les navires.
Appels et souvenirs,
Sourire encore,
Et toujours.

abattre, couper, débiter, découper, fendre,
séparer, tronçonner

XI

Faim,
Trop faim,
Alors que la ville résonne,
Des clameurs des jours de fêtes,
Et que les appétits s'aiguisent.

XII

Le froid est en moi,
Le noir me gagne,
Il faut reprendre abîme.

XIII

Non, non, ne m'abandonnez pas,
O Sainte colère,
Je te vomis sur la grève.
En mille vagues, le soleil cogne,
Contre la tempe des soldats de feu,
Les langues lèchent les mers de sable,
De sel ou de guerres,
Lèchent la peur,

- la peur en haillons,
la peur de boire l'eau en tourbillon -

Lèchent les cratères
Des mains longtemps immergées,
Les crevasses et fissures des pieds,
Lapent l'acide des ventres entrouverts,
Tandis que le vent, va, vient, lacère,
Les rochers les plus échoués,

POÈMES DE L'EGARÉ

Jusqu'au devenir des griffes,
Plus acérées encore.

XIV

Les ongles écorchent le goudron des routes,
Les dents s'aiguisent sur le fer des cloches,
Les tympanes sonnent au rythme des caillots,
Des flots de sang,
Et la houle rouge et violente,
Teinte le ciel mourant.
Disparaître, sans adresse,
Inconnu alors en des terres inconnues,
Familière en ces terres si peu familières,
Fosses où le corps s'affaisse.
L'origine est nue,
Hors toujours,
Des lits et dits des rivières.
Au fond des gorges sans fond,
Les tourbillons, trous d'ombres,
Bouches voraces,
Plus noirs que le temps,
Et les vers sortis de l'oubli,

POÈMES DE L'EGARÉ

Rimes, ondes,
De ce qui ne peut être à jamais prescrit.

XV

Temps, temps, et reste,
Temps de ce temps,
Temps maintenu, temps contenu,
Temps dû,
Temps du Capital,
Temps capital dû au Capital,
Crises, crises éternelles.
Reste dû.

Temps de ce qui se fonde,
Temps du geste, de l'aube,
Et sa danse, en robe claire,
Ses lumières, ses éclairs...
Ah ! Fauves, nés sans aucun blason,
Comment ne vous a-t-on appelé :

« Barbares, bêtes féroces, démons... »,

Mots brûlés.

XVI

Fauves,
Noms, plaies que porte
Le corps défait...
Que mâchent les ombres errantes ?
Que chantent les loups,
Dans la course de l'hiver ?
Quoi, « aube claire du geste juste ? »
« Temps de ce temps-là
Qui fonde et foudroie ? »
Langues qui bégaiant,
Et bégaiant, et bégaiant,
Langues gonflées, langues éteintes,
Langues mortes,
Salive, eau, pierres posées sur la langue,
Crachats de misère, bouches de rien,
Quels vains oracles.
Pour de l'or,
Tout est blanc ou noir.

XVII

Fauves, Fauves,
Si proches,
Venez là.
Venez-là,
Que je sache enfin que faire,
De ces paysages de chairs
Et de colère,
Venez là que je me reprenne,
Venez là que je m'abandonne,
A l'oubli peut-être,
A la misère, jamais.
Viens là, Fauve,
Que je te serre
Enfin dans mes bras,
Viens là que je te marque, à vif,
Bien mieux que ne pourrait le faire,
Les brasiers, les guerres,
Et les brûlures d'hier !

XVIII

Fauve, Fauve
Qui vient de loin,
Emporte moi,
Loin des saisons,
Loin de ma famine,
Que je ne puisse revenir
En cette maison,
Que je ne puisse revenir
En cette famille.
Emporte moi,
Avant que je ne mange
Mes mains,
De peur qu'elles ne me trahissent
Encore,
Tapent et fracassent ventre
Et reins.
Emporte moi
Avant que je ne les torde,

Ces mains,
De peur qu'elles ne fauent
Encore,
Se rejoignent l'une l'autre,
Se blottissent l'une contre l'autre,
Veules,
Poignet contre poignet,
Et accueillent les chaînes nouvelles,
La patience, l'espoir suranné,
Les chants des lendemains, le fer.
Nuits polaires.

XIX

Fièvre, Fauve,
Emporte-moi,
Loin des meules, des moulins,
Des baies, du bleu, du ciel,
Des semailles, des moissons,
Du fer, limaille de mes lèvres,
Emporte-moi avant que
Je ne ronge encore,
Les os, les restes, la terre,
Les vestiges d'hier,
Les ors de demain,

Vite,
Que je cesse de me perdre,
Je ne cesse de me perdre

Rite,
Que ne suis-je, ici ?

J'attends, fauves,
L'arrivée de la nuit.

XX

Il est dit,

- Nuit d'oubli,

Au Parlement du bourg,
Fracas connu des trompettes et tambours,
Article mare nostrum etc. :
Pas de corps,
Pas de traces de violence,
De feu ni de sang,
Sinon la grandeur des ruines.
Peur et terreur, horreurs,
Echouent sur les rives diurnes,
Et nocturnes,
Mais les morts bien réels ne peuvent aller
contre la fiction.
Tout est nettoyé.

XXI

Il est dit,

- Nuit obscure,

Ce qui est en deçà,

Ce qui est au-delà,

Ne peut trouver place,

Rien ne fut.

L'Histoire est couronnée, finie,

Il faut tout effacer.

XXII

Il est dit,

- Nuit perdue,

Mordre, encore et toujours,
La chair de l'ennemi vaincu.
A la pointe du jour,
La morsure, littérale et figurée.
Qu'il ne reste rien
De ce qui ne peut être prescrit.

XXIII

Sang et démocratie.

XXIV

“ Ceuta? La merda ! ”

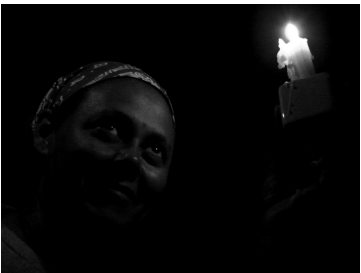
XXV

*« Exodus is enough now.
Maria, you know Maria ?
Exodus is enought.
We are ready to lost. »*

XXVI

Alors,
Rage, fuite, joie.
Alors,
Ce qui ne se voit pas.

(2014)



TABLE

LA VITA BRUTA.....	3
Notes (brèves) de l' Egaré.....	9
Poèmes de l' Egaré.....	31

L'AUTEUR

Sylvain George est un cinéaste et écrivain. Après des études en philosophie notamment, au cours desquelles il a travaillé sur l'oeuvre du philosophe Walter Benjamin, il réalise des films documentaires et expérimentaux, poétiques et politiques, sur les thématiques de l'immigration et des mouvements sociaux. Ses films sont diffusés dans les grands festivals internationaux comme dans les réseaux underground.

DU MEME AUTEUR

Chez NP Editions

TIME BOMB - Programme sur le cinéma qui vient.

LE POEME NOIR.

AD NAUSEAM.

FILMOGRAPHIE

L'IMPOSSIBLE - PAGES ARRACHÉES.

QU'ILS REPOSENT EN REVOLTE
(DES FIGURES DE GUERRES I).

LES ECLATS
(MA GUEULE, MA REVOLTE, MON NOM).

VERS MADRID - THE BURNING BRIGHT.

NO BORDER
(ASPETTAVO CHE SCENDESSE LA SERA).

N'ENTRE PAS SANS VIOLENCE DANS LA
NUIT.

UN HOMME IDEAL
(FRAGMENTS K.).

EUROPE ANNÉES 06
(FRAGMENTS CEUTA).

LES NUEES
(MY MAMA'S FACE).

ILS NOUS TUERONT TOUS.

NOCTURNE BLANC-CHASSEUR.

PARIS EST UNE FÊTE.

NP Editions / Noir Production
www.noirproduction.net

ACHEVE D'IMPRIMER
DANS L'UNION EUROPEENNE
POUR LE COMPTE DE NP EDITIONS
EN FÉVRIER 2016

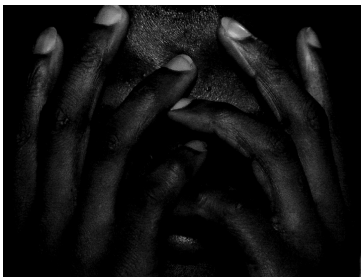
ISBN : 978-2-9555937-2-1
DEPOT LEGAL : JANVIER 2016

SYLVAIN GEORGE

POEME NOIR

NP EDITIONS

26, rue Damrémont 75018 - PARIS



I

C'est un poème noir,
Comme une nausée de la même couleur,
Qui vient te frapper en pleine face,
Qui vient te frapper en plein cœur,
Toi qui portes le fer, le feu, le sang,
Toi qui portes la guerre,
Et que nous signons,
Nous, les fils de chiens,
Nous, les frères de colère,
Nous, les déjà morts et pourtant,
Riant toujours plus que les vivants.
On ne lâche rien.

II

Ces vers, fleurs noires en bouquets,
Surgissent en chœurs combattants,
Dévorent, terre, mère,
Père et viande en banquet,
Brisent tabous, vases fins
Et pots de fer,
Sont des insultes à ton parfum.

III

Aux vents se dresse la carte de tes infamies,
Voici :
Des mots de feu,
Des notes de feu,
Des images de feu.
Ici gît,
Ci-gît la colère la plus noire,
Et c'est une oriflamme,
Qui gronde, tonne et résonne,
Il s'agit de prendre les armes.

IV

Nous sommes des corps de feu,
Qui se consomment comme charbon,
Jusqu'au noir profond,
Sans que les vents ne se lèvent,
Ni que les souffles ne s'éteignent.
Car il est des jours inconnus,
Que ne retiennent les calendriers,
Et qui font des brasiers
Les refuges premiers,
Des parias, des déclassés,
Des exilés.

- Aboie ! -

V

Nous sommes les chiens aux dents jaunes,
Aux lèvres violettes,
Bave, écumes,
Ecrémant les mers du sud, et du nord,
De l'est, de l'ouest, et encore,
Jouissant de la peste,
Du choléra, de la lune
Et du fumier,
Pissant fort sur les jours de fêtes,
Et le jugement dernier.

- Aboie ! -

VI

Tesfay, Tesfay, que disais-tu ce soir ?

Que disais-tu ?

Tesfay que disais-tu ce soir ?

VII

Tu disais, tu disais,
C'est six femmes que tu avais vu mourir,
Au cœur de la nuit,
Au cœur du désert de Libye,
Après qu'elles aient été chacune violées
Par dix hommes,
Passeurs.

VIII

Tu disais, tu disais,
C'est vingt hommes que tu avais vu mourir,
Au cœur de la nuit,
Au cœur du désert de Libye,
Parce que l'eau venait à manquer,
Et qu'ils ne voulaient en donner,
Menteurs.

IX

Tu disais, tu disais,
C'est trente hommes qui coulèrent
En Méditerranée,
Parce que ne sachant pas nager,
Tandis que cargos et chalutiers
Passaient au loin,
Ne voulaient pas s'arrêter,
Témoins qui ne voulaient témoigner,
Pêcheurs.

X

Tu disais, tu disais, Amanuel,
Amanuel.
Amanuel
Surpris dans son sommeil à Calais,
Et de ces mercenaires
Allant à leurs affaires,
En vagues tristes,
Tabassant ici, crevant là
D'une arme familière, une lame rouillée,
L'œil d'un homme venu d'Erythrée,
Voleurs.

XI

Tu disais, tu disais,
Louam.
Louam
Et ses cheveux noirs battant le bitume
Après qu'une voiture l'ait renversée.
Et ce sont des flammes de sang noir
Qui partent à l'assaut de la nuit.
Et c'est d'une bouche ouverte,
Laissant apercevoir des diamants noirs,
Que saigne une mémoire perdue.

XII

Tesfay, Tesfay, que disais-tu ce soir ?
Que disais-tu ?
Tesfay, que disais-tu,
Que disais-tu ce soir ?
Tesfay, Tesfay,
Que disais-tu ?

XIII

Tu disais, tu disais,
Les déserts sont assoiffés,
Le sable boit le sang,
S'ouvre en trous béants,
Comme les bouches à la forge,
Attisent le feu,
Ce qui fût,
Et hurlent à la rage,
Aux coupables serpents.

XIV

- Fleurs, fleurs jadis épanouies,
Fleurs, fleurs de ces jours bannis,
Fleurs, fleurs à jamais ravies... -

XV

Tu disais, tu disais,
Les langues gonflent,
Chairs animées,
Verbe qui chût,
Et s'engouffrent,
Loin des lèvres,
Dans le tréfonds des gorges,
Au creux des côtes-ténèbres,
Des outres sans orges,
Des vers, et leur office...
L'air enfin par l'orifice :
Une chimère !
Oui, voilà,
Cette eau amère
Et trompeuse,
Au damné,
Toute entière
Et fugueuse.

XVI

Tu disais, tu disais,
Les dents claquent et déchirent
La peau de palais somptueux,
Brisent lyres et mâchoires de verres,
Grenades qui giclent sur les jours heureux
Et les gouffres d'hier.
Sonneurs.

XVII

Tu disais, tu disais,
La peur.
Le vent emporte les cris des viols,
Les craquements des vertèbres,
Les chants funèbres s'envolent,
Aux yeux de fureurs,
Et le ciel trébuche
Au poids des regards perdus.

XVIII

Tu disais, tu disais,
L'air de l'enfer balaie l'Europe,
Les forêts rouges
Et jaunes
En souffrent,
Les cordes qui nous relient s'effilochent,
Et hurlent au sel, au sang,
Aux corps qui se dérobent.

XIX

Tu disais, tu disais,
Les mers du Nord, et du Sud,
Suppliant,
Vagues après vagues,
De ne plus nourrir les côtes,
Semeurs.

XX

Tu disais, tu disais,
La lumière ici est blanche,
Et chaude, et chante,
Tandis que ces corps
Dont le sang ne coule plus,
Sont noirs, froids,
Et sombrent dans les nuits impatientes.

XXI

Tu disais, tu disais,
Mon corps est une cathédrale,
Mes os en sont les arcades,
Mes yeux les vitraux,
Mon cœur et ses vaisseaux
L'autel,
De ces voyages
Et jeux immémoriaux.

XXII

Tesfay, Tesfay, que disais-tu ce soir ?
Que disais-tu ?
Tesfay, que disais-tu, que disais-tu ?
Que disais-tu ce soir Tesfay ?

XXIII

Tu disais, tu disais,
Que tu préférerais la dictature de l'Erythrée
A celle de l'Europe.
Pudeur.

XXIV

Ici,
Ici le crime, ici le sang, ici la guerre,
On étrangle, on frappe, on gaze,
On rafle, on chasse, on crève,
Ici, les corps titubent, chancellent,
S'affaissent, disparaissent,
Dans l'oubli et la misère,
La poussière.
Ici les corps n'ont plus de nom.
Car il ne suffit pas d'être fille et fils
De père ou de mère,
Il ne suffit pas de porter un nom,
Il faut que celui-ci résonne
A travers les chimères,
Il faut qu'il soit en grâce

- Jeux de cour, mains-de-grâce des
prêtres et prêtresses –

POEME NOIR

Pour que l'on puisse, mythe,
S'intéresser à lui,
Pour que l'on puisse, liesses,
Parler de lui,
Sur les esplanades et dans l'espace,
Public.
Le nom est le signe de la guerre des classes,
Et la solidarité ne connaît pas le partage.
Crasse. Elle est de classe.
Le nom signe l'absence de nom.

- Aboie ! -

XXV

Oui, tu portes la guerre, le feu, le fer,
Tu portes le sang, tu portes la maladie,
Mais il suffit, petit roi, tu ne seras plus !
Vois se lever ces corps, hier disparus,
Des mers anciennes et perdues,
Des contrées incertaines, ensevelies,
Des cratères de la colère.
De cette nuit qui ne fuit plus,
Du jour qui ne se lève plus,
Le temps pour toi n'est plus.
Il est notre, il est à nous,
Et déjà, déjà, tu n'en peux plus,
De gémir à la terre entière,
De japper à l'espoir
Comme s'il n'était trop tard,
De mendier un regard désolé,
D'implorer un regard
Qui ne peut être accordé.

POEME NOIR

Tu ne te souviens donc pas ?
Arracher les yeux de tes ennemis
Afin de t'en faire un collier
Etait ton passe-temps préféré.
Mais pour aimer il faut être aveugle,
Toi qui n'as jamais rien su,
Toi qui n'a jamais rien vu.

XXVI

Oui, il est trop tard,
Et les étoiles, de lumière noire,
Déplacent leurs trajectoires.
Ce soir,
Seules les pierres seront tes compagnes.
Regarde-les, blanches et altières,
Sur les cendres dressées
Vers le ciel si puissant,
Tandis que ton corps, grisâtre, sur le sol,
Se traîne agonisant.

- Aboie ! Aboie ! -

XXVII

Oui, tu portes la guerre, le feu,
Le fer, et le sang,
Mais d'arme et de colère,

- Ne le sais-tu ? -

Nous sommes là, toujours, comme hier,
Et te ferons répéter,
Un à un,
Un à un,
Un à un,
Le nom des morts.
Oui, des survivants.

XXVIII

Armes, Armes, Armes,
On te fait la grâce d'écouter un instant
Ce chant de la plèbe,
Le chant des ténèbres,
Qui déchiquète nos poitrines,
Fait exploser nos os,
Tambours et mains de fer,
Doigts tordus,
Et fait que nous sommes là, en lice,
Dans des terriers, cavités, orbites creuses,
Mais debout pourtant,
Toujours, à en crever.
A en crever.
En crever pour la justice.
Jusqu'à crever la justice.

XXIX

Armes, Armes, Armes,
Voici le temps venu,
Des guerres ouvertes,
De l'œil combattant,
Car il ne peut y avoir d'amour qu'aveugle,
Toi qui ne sais rien,
Toi qui n'es déjà plus,
Toi qui à déjà rendu l'âme,
Et que nous allons,
Les yeux en cartouchières,
Les astres dans nos poches,
Brûler les villes et les châteaux.

XXX

Oui, rage, enrage,
Les chiens sont lâchés,
Et d'hier, d'aujourd'hui, comme de demain,
Tu ne pourras plus jamais t'échapper,
Il te sera fait ce que tu as fait aux autres.

Armes, Armes, Armes.

(2009)

TABLE

LE POEME NOIR.....	3
--------------------	---

L'AUTEUR

Sylvain George est un cinéaste et écrivain. Après des études en philosophie notamment, au cours desquelles il a travaillé sur l'oeuvre du philosophe Walter Benjamin, il réalise des films documentaires et expérimentaux, poétiques et politiques, sur les thématiques de l'immigration et des mouvements sociaux. Ses films sont diffusés dans les grands festivals internationaux comme dans les réseaux underground.

DU MEME AUTEUR

Chez NP Editions

TIME BOMB – Programme sur le cinéma qui vient.

AD NAUSEAM.

LA VITA BRUTA – Une adresse à Pier Paolo Pasolini.

FILMOGRAPHIE

L'IMPOSSIBLE - PAGES ARRACHÉES.

QU'ILS REPOSENT EN REVOLTE
(DES FIGURES DE GUERRES I).

LES ECLATS
(MA GUEULE, MA REVOLTE, MON
NOM)

VERS MADRID - THE BURNING BRIGHT.

NO BORDER
(ASPETTAVO CHE SCENDESSE LA SERA).

N'ENTRE PAS SANS VIOLENCE DANS LA
NUIT.

UN HOMME IDEAL
(FRAGMENTS K.).

EUROPE ANNÉES 06
(FRAGMENTS CEUTA).

LES NUEES
(MY MAMA'S FACE).

ILS NOUS TUERONT TOUS.

NOCTURNE BLANC-CHASSEUR.

PARIS EST UNE FÊTE.

NP Editions / Noir Production
www.noirproduction.net

ACHEVE D'IMPRIMER
DANS L'UNION EUROPEENNE
POUR LE COMPTE DE NP EDITIONS
EN FÉVRIER 2016

ISBN : 978-2-9555937-1-4
DEPOT LEGAL : JANVIER 2016